

LE JARDIN
DES SANGARDE

MARIE BARTHELET

—

LE JARDIN
DES SANGARDE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03621-1

*À Fanny, à Caroline et à Maud :
tout ira bien.*

À Hélène pour nos conversations inspirantes.

*Aux femmes de ma vie :
puissent-elles se rappeler où sont leurs forces.*

*Merci à la Ferme des Lettres de m'avoir accueillie
en résidence d'écriture en juin 2021
et de m'avoir si amicalement soutenue
et encouragée.*

« Je ne sais pas par où commencer. »

Ève tient ses mains sous le bureau pour ne pas les montrer. Ses ongles rongés, sa peau gercée. Sa gorge est serrée, son corps comprimé dans le fauteuil à peine confortable.

« Que ressentez-vous ?

– De la honte.

– De quoi avez-vous honte ?

– De moi. D’être dans cet état. »

Depuis le début de la consultation, Ève répond avec docilité. La psychologue griffonne sur un calepin, parfois s’interrompt et la regarde dans une écoute pleine et entière, terriblement déconcertante. Ève ne peut lui rendre ce regard, elle préfère fixer les cactus alignés sur le bureau.

« Pourquoi cela vous met-il mal à l’aise ? demande la psy.

– Ce n’est pas... On n’est pas comme ça dans ma famille, on ne se laisse pas aller. Il

faut avancer malgré tout, malgré la maladie et le reste.

– Qu'est-ce que c'est, le reste ?

– Je ne sais pas.

– Que dit votre médecin ? À propos de vos symptômes. »

Ève ressent en permanence son dos contusionné, sa nuque rigide, son ventre toujours gonflé et dur, tantôt agité de spasmes, tantôt inerte comme une pierre. En fermant les yeux, elle peut encore éprouver la pression de ses propres poings sur son corps, qui l'agrippent et le martèlent, tandis qu'elle s'écrie : *Mais qu'est-ce que je t'ai fait, qu'est-ce que tu me fais payer, pourquoi je ne peux pas compter sur toi, pourquoi tu n'y arrives plus, pourquoi tu me pourris la vie ?*

« Mon médecin dit que c'est dans ma tête, que je suis dépressive, qu'en me soignant les autres symptômes cesseront. Qu'il faut reprendre goût à la vie, me soigner, me détendre, tout ça...

– Et vous, qu'en pensez-vous ?

– Je ne suis plus comme avant. Je n'ai plus ma force d'avant, plus le courage de voir des gens, de faire quoi que ce soit, plus l'énergie de m'amuser, et même... J'ai peur, je veux dire *vraiment peur*, de sortir de la maison, des trajets en voiture, de faire les courses, d'aller aux

rendez-vous médicaux. Bon sang, j'ai du mal à parler aux autres ! C'est complètement stupide. Je donnais des cours à soixante étudiants à la fois, parfois cent, et je n'avais jamais le trac, jamais. Maintenant la seule idée de m'adresser à un inconnu me donne la nausée !

– Il me semble que vous êtes en colère contre vous.

– Oui. »

Et pire que ça. Ses yeux la brûlent, sa gorge se referme sur son secret. Elle ne peut pas pleurer, pas ici, devant cette femme. Pourtant, la psy en a sûrement vu quelques-uns se briser dans ce cabinet empestant la bougie parfumée. Une boîte de mouchoirs est à portée de main sur le bureau. Des cactus et des mouchoirs. Quand bien même. Ève ravale ses larmes, refuse de flancher. Elle a trop peur de ce qui pourrait se libérer d'elle si elle vient à céder.

La psychothérapeute l'interroge encore, la confronte aux mots qu'elle emploie pour raconter son désespoir. Derrière les mots se tapissent des jugements, des émotions, et chacun mérite analyse – Ève l'aurait appelé un commentaire de texte par déformation professionnelle. Le ton de la femme est doux et agaçant, il rend coupable, donne envie de fuir. Ève commence à se

sentir barbouillée. Merde. Et si ça la prend d'un coup, si elle ne peut plus se lever, si la douleur la traverse, la renverse, l'épingle à terre comme elle sait si parfaitement le faire aux moments les plus inopportuns ? Cette chaleur au visage, ces palpitations au cœur, au creux du ventre cette chose qui ne dort qu'à moitié, ranimée par la panique... Elle n'arrive plus à se concentrer, à répondre correctement, c'est-à-dire à être ce qu'on attend d'elle ; elle se fêle, elle bredouille, elle sue.

« Pourquoi n'avez-vous pas consulté avant, lorsque vous commenciez à vous sentir différente ? Vous me parliez plus tôt de votre fatigue, de vos troubles de l'attention, de vos insomnies. Vous mangiez à peine et les rapports avec vos collègues se tendaient.

– Mais je continuais de travailler.

– Je sais.

– Et je travaillais bien. Je n'ai ni explosé ni crié sur personne, frappé personne, je ne me suis pas effondrée, j'ai réussi à tout cacher, ma fatigue et mon inquiétude, tout, et j'ai tenu !

– Vous avez eu cet accident, Ève. »

La psy croise ses doigts élégants devant elle. Une femme qui s'occupe ainsi de ses mains, vernit et coupe proprement ses ongles ignore la

détresse et ne pourra jamais cerner la sienne, suppose Ève avec dédain. Pensée aussitôt suivie d'un pincement dans son bas-ventre.

« Je veux être certaine que nous nous comprenons. C'est la prescription de votre médecin qui vous a poussée à consulter ; vous ne paraissez pas en être ravie, et je ne peux pas vous forcer à considérer notre rencontre comme un événement positif, mais puisque nous sommes ici ensemble, nous devons parler de *cela*. Ce qui vous a distrait ce jour-là, ce qui a provoqué l'accident. Disons ce qui vous habite depuis des mois, peut-être des années. Nous ne savons rien encore de sa nature, mais nous trouverons.

– Je suis dépressive. Le diagnostic est posé. Je ne vois pas ce qu'il y a d'autre.

– Votre dépression n'est pas la cause de votre souffrance, elle n'en est qu'une émanation. »

Puis, à son intense soulagement, la thérapeute annonce que cela suffit pour aujourd'hui et propose un nouveau rendez-vous. Ève accepte pour ne pas avoir à argumenter un refus. Elle dépose sur le sous-main un chèque auquel la psy ne touche pas, plongeant tout à coup derrière son bureau pour fouiller dans un cabas en toile de jute. L'instant d'après, une sorte d'oignon roule sur le règlement de la consultation.

« C'est une jacinthe. »

Un souvenir : la salle de classe en primaire, trois niveaux d'élèves brailant à l'heure de la récréation, des planches de botanique au mur, sur une étagère plusieurs vases d'où jaillissent des panaches de fleurs violettes, blanches, roses, la petite Ève et sa grande feuille de papier cherchant à capturer la silhouette de la plante.

Ève se saisit du bulbe avec précaution.

« C'est pour moi ?

– Vous la mettrez sur un verre d'eau et vous observerez.

– Pour quoi faire ?

– Parce que nous allons parler de sa floraison.

Au revoir, madame Sangarde. »

Ève se lève, rassemble ses affaires à la va-vite, fourre la jacinthe dans son sac et étreint furtivement la main tendue.

I

« Il y a une épaisseur entre la vie et nous. Nous pouvons la nommer fatigue, crainte, pensée, ambition, nous pouvons bien lui donner tous les noms – ils seront tous justes, mais le seul qui convient pleinement c'est : nous-mêmes. »

CHRISTIAN BOBIN,
L'Éloignement du monde

Se laisser porter par les vibrations du son en soi, le tambour battant des basses contre le cœur, le miaulement des guitares aussi poignant qu'une plainte, le rire électronique d'une machine plus intuitive que l'être humain. Se laisser assourdir et aveugler. Sous les paupières fermées, une empreinte de lumière toujours changeante. Tantôt des étincelles multicolores, tantôt un flot éclatant de blancheur, parfois le flash agressif d'un téléphone. Le mouvement imprimé au corps. Bouger. Danser. Entrer en transe. S'absenter du monde dans la musique, s'y diluer complètement, devenir énergie pétillante.

Un choc dans son dos. Ève entrouvre les yeux. Cernée par les autres, leurs odeurs, leurs humidités, la texture de leur peau, cheveux, vêtements. Tous hypnotisés comme elle, inaccessibles incarnations de la mélodie qui les enveloppe, les chaloupe, les propulse vers un au-delà

sans pesanteur. À la fois retourner en soi-même et être hors de soi. *Wicked, wicked fuckin' sound.* Être immatériel. La musique retient sa respiration, deux temps, trois temps, avant d'exploser plus forte et plus rapide. Les danseurs se mettent à sauter pour la saisir, ascension massive et prodigieuse. La chaleur monte. Les voix et les corps ne font qu'un.

Le morceau cesse, la musique meurt. Dégrisée, la foule hurle. Ève revient brusquement à elle, son regard enfiévré prend connaissance de ce qui l'entoure. Laura a disparu, absorbée par la multitude. Va-t-elle bien ? Ève songe à lui téléphoner puis renonce ; elles ne s'entendraient pas ici. Il lui semble qu'elles se sont donné rendez-vous quelque part en cas de séparation, seulement elle ne sait plus où, le bar, les toilettes ou la sortie. La salle n'est pas très grande, peut-être que...

Ève, chancelante, cherche à s'extirper de la masse humaine qui la presse. Au début elle s'excuse, encore assez lucide pour être polie. Et puis, comme tout le monde s'en fout, elle se met à bourrer, foncer, bousculer. Quelqu'un l'arrête. « Doucement, toi ! » C'est un homme blond ou roux ou châtain, cela dépend de la lumière qui ruisselle sur sa chevelure, sa barbe, toute sa tête.

Une pin-up est pendue à son bras, son débardeur très échancré laissant voir une carpe koï tatouée sur la clavicule. Ève contourne le couple, parvient à se faufiler et se trouve enfin expulsée de la foule. La musique reprend, cognant à ses tempes. Elle aura un putain de mal de crâne le lendemain. Allons bon. Si elle avait su. Si elle savait dire non à Laura, qui l'entraîne toujours dans ce genre de soirée. Elle y prend du plaisir – bouger, danser, crier –, là n'est pas la question. Tout le problème tient dans les conséquences de ce relâchement auquel elle n'est pas habituée.

Les relents des toilettes lui donnent la nausée. Laura est là et vomit, sa silhouette gamine parcourue de convulsions. Ève lui vient en aide malgré son dégoût. La maladie l'a toujours répugnée. Et elle commence aussi à se sentir écoeurée, irritée par le bruit tonitruant que font la musique et ses disciples.

« On va rentrer, Laura. »

Elle fouille dans les poches de son amie pour trouver les clés de la voiture. Elle tâche de se rappeler ce qu'elle a avalé, en vain, et décide malgré tout de conduire. Elle prendra les petites routes, là où personne ne risque de l'intercepter.

Le froid les gifle rudement lorsqu'elles sortent de la salle de concert. Laura déblatère n'importe

quoi, que c'est toujours pareil, personne ne veut d'elle, elle n'est pas assez bien, sa vie est inintéressante et elle mourra sans avoir rencontré l'âme sœur. Ève déteste ce genre d'apitoiement. Elle pousse son amie larmoyante dans la voiture que, par chance, elle n'a pas eu trop de difficulté à retrouver, puis s'installe au volant. Elle a ce drôle de goût dans la bouche, au cœur des palpitations. La fatigue la submerge, décuplée par la température glaciale. Son haleine forme des nuages devant son visage. Le pare-brise couvert de buée se brouille davantage lorsqu'elle met le contact et allume le chauffage. Il faudra attendre avant de démarrer.

Ève prend une profonde inspiration. *Ne te relâche pas.* Elle hait les fins de soirée, les routes et les feux, la ville désertique paraissant avec l'obscurité beaucoup trop grande et écrasante, cette sensation d'avoir perdu son temps et l'accablement qui à chaque fois l'accompagne. Elle ne peut pas dire non à Laura – mais elle doit essayer. Pour toutes les prochaines fois. Pour précisément éviter de se retrouver dans cette situation : Laura nauséuse gémissant sur la banquette arrière, et Ève qui débraye et appuie sur l'accélérateur en soupirant.

Tout est prêt. Ses vêtements sont repassés, sur le cintre, dans la salle de bain, le café est dans le filtre de la cafetière, son réservoir rempli d'eau, le pain mis à décongeler sur le comptoir de la cuisine, les cahiers sont rangés, son sac attend près de ses chaussures – qu'elle a cirées – et l'appartement est assez propre pour ne pas ajouter à sa nervosité. S'attarde un vague parfum de fleurs : elle a vaporisé un peu de cette fragrance d'intérieur offerte par sa mère, mais le regrette déjà, déconcentrée par cette odeur inhabituelle. Un livre est sur ses genoux, un bloc-notes et un stylo sur l'accoudoir du fauteuil. L'horloge indique vingt et une heures.

C'est une rentrée comme une autre. Sa septième en tant que professeure. L'excitation des étudiants, la découverte des emplois du temps, le remugle des couloirs et des amphithéâtres malgré les aérations et le grand ménage de l'été,

la monstrueuse bibliothèque et ses allées labyrinthiques, l'hystérie du secrétariat débordé d'appels et de rendez-vous, les questions inquiètes des primo-étudiants, l'indifférence des plus âgés, l'enthousiasme de ses collègues portant haut les marques de leur paresse au soleil : elle anticipe et se prépare à tout. C'est pourquoi tout se déroule conformément à ses attentes. Il n'y a plus qu'à laisser passer la nuit – chaque année la plus longue, la plus insupportable des nuits.

Jamais Ève n'oserait le faire : annoncer par téléphone au secrétariat de sa direction qu'elle est souffrante, un lundi matin après la rentrée de septembre, et poser un congé pour le jour même. Jamais elle ne pourrait renvoyer cette image d'elle-même. Moya pourtant l'a fait, après être partie un mois entier sur une île d'Espagne ou de Grèce. Ève y songe avec acidité : *un mois !* Elle qui s'octroie quinze jours de vacances en juillet, et encore emporte-t-elle des articles à lire pour ne pas se laisser distancer...

« Moya n'est pas maligne. A-t-elle seulement conscience que son contrat se termine à la fin du semestre ? Si elle veut être prolongée, ce n'est pas comme ça qu'elle doit s'y prendre ! »

Laura lui décoche un regard qu'Ève refuse de déchiffrer. Elle a raison et le sait. Dans ce métier, il faut être bon soldat. Aimer son travail ne suffit pas. En tout cas, pas si l'on veut exceller.

Les bonnes places en université sont si rares, si chères, on a si peu de chances d'en dégouter une ! Moya est une fraîche doctorante étrangère, elle commence à peine à s'aboucher avec les bonnes personnes, les directeurs de recherche installés et influents. Il n'est pas temps de s'écouter, de se dorloter. Il faut plutôt se jouer de la fatigue et des maux, prendre des vitamines et mettre de l'anticerne. Ne pas passer pour une tire-au-flanc auprès des collègues et de la direction. Un lundi de septembre, franchement !

Ève arrache rageusement son gobelet des serres de la machine à café.

« Et on avait prévu de se voir pour organiser cette sortie en novembre.

– C'est peut-être grave, objecte Laura, buvant à petites gorgées son cappuccino. Je me demande si Moya n'est pas diabétique... De toute façon, un jour ou deux d'absence ne vont pas la pénaliser ; elle est très compétente, même si tu as du mal à le reconnaître.

– Elle est très *conciliante*, rectifie Ève. C'est pourquoi ses étudiants l'adorent. Et ses grandes compétences ne lui donnent pas le droit de faire comme bon lui semble. Elle a toujours une excuse : son fils, ses parents, ses migraines... Et nous alors ? Et ses étudiants ? Ils ont payé pour

suivre ses cours et personne ne les remboursera s'ils ne sont pas satisfaits. Être là pour eux, c'est une question de principe.

– Tu es dure. Du moment qu'elle boucle son programme ! Chacun s'investit selon ses moyens.

– Non. Nous sommes une équipe. Tout le monde doit s'investir de la même façon. »

Une stridente sonnerie leur vrille les oreilles. Avec un soupir, Ève éteint l'alarme de son téléphone tandis que Laura la dévisage.

« Je n'en reviens pas que tu mettes une alerte pour la fin de ta pause ! Sérieusement, on ne travaille pas en usine, Ève. Et tu n'as pas de cours à cette heure-ci.

– C'est mon truc, Laura, parmi tous les trucs que je fais pour être efficace. Les listes, les tableaux, les plages horaires dédiées, les alarmes.

– Tu travaillerais moins bien sans ça ?

– Je n'ai pas le temps d'en discuter. Désolée. Il y a des études qui ont été faites là-dessus, je suis très sérieuse. Je t'en parlerai une prochaine fois, et à Moya aussi, ça pourrait l'aider. »

Mais Laura la retient, lui rappelle une invitation, dix-neuf heures ce soir chez Keith, et une chaleur désagréable monte au visage d'Ève. Et quoi encore ? C'est la rentrée, elle a beaucoup à faire avant de terminer sa journée et

aucune envie de passer la soirée à réorganiser le monde avec ce pédant de Keith. À tous les coups, Moya y sera ; elle ne doit pas être assez souffrante pour manquer une occasion de luter son camarade irlandais... Ève ravale son amertume. Dit à Laura qu'elle verrait. C'est la deuxième fois qu'elle décline une invitation depuis l'été et ce concert qui s'est si mal terminé. Laura grommelle. Est-elle fâchée ? Ève s'en moque. Septembre la galvanise, elle est au sommet de sa maîtrise et de son entrain, ses étudiants sont neufs et pleins d'attente, elle ne doit pas les décevoir. Elle a profité des congés pour préparer ses cours, mais compte tenu du faible niveau de ses classes cette année, elle doit réajuster le contenu de ses modules. Et il y a cette conférence qui approche, elle a à peine commencé à y réfléchir.

L'odeur de son bureau, d'ordinaire rassurante, lui fait un effet étrange. Les livres sont là, anciens et récents, avec leur bon parfum de papier ; les étagères et le plancher en bois craquent à son passage comme de coutume ; la poussière est dans les coins, sage et familière, et la lumière baisse, tamisée par les arbustes contre la fenêtre. Pourtant une sensation d'inhabituel enveloppe le tout, la percute, elle, tandis qu'elle s'installe.

Ève coupe son téléphone, le glisse au fond de son sac et plaque un écriteau sur sa porte indiquant qu'on ne doit pas la déranger. Les étudiants font souvent irruption en fin de journée, s'imaginant que la fin des cours est le moment le plus opportun. Au contraire, c'est l'instant où, pour Ève, tout commence. Le calme, la pénombre, son écran, ses notes, ses livres : la perfection. Elle n'autorise les interruptions

qu'entre sept et huit, douze et quatorze heures, y compris de la part de ses collègues. Elle-même s'interdit toute pause avant les sonneries d'école – ni passage aux toilettes ni à la machine à café, ces endroits où l'on est toujours certain de croiser du monde. Son téléphone reste éteint jusqu'à son départ.

Ses pensées aussitôt se braquent sur sa conférence. Évidemment, elle en maîtrise le sujet. Six années de thèse donnent quelque légitimité en matière de connaissances. Encore doit-elle préciser son thème, le rendre plus novateur (il y aura des gens importants dans la salle, des références dans son domaine de prédilection si pointu) et organiser son plan. Le plan est capital. Et les idées. Et, bien sûr, la démonstration. En fait, *tout est important*.

Ève mesure l'immensité de cette tâche. Jamais elle ne s'est dit : « Je n'y arriverai pas. » Elle préfère se demander comment y arriver. Pour cette conférence, en revanche, une curieuse sensation d'accablement l'a saisie dès le moment où elle a choisi son sujet.

Sur son ordinateur, elle ouvre le fichier intitulé « 12-11-17 » et, grimaçante, constate qu'il n'est guère étoffé. Bon. Tout relire et reprendre à zéro. Elle a eu une idée cette nuit, un éclair

entre deux rêves – quelle est-elle, déjà ? Son regard plonge vers son carnet. Elle écrit mal et vite, surtout la nuit, et redoute de ne pas arriver à se relire. Elle se met tout de même à chercher frénétiquement, passant chaque page en revue. Rien. Une myriade de gribouillis, noms, phrases, mots-clés, chiffres, sigles. Du charabia. Mais nulle idée lumineuse.

Ève empoigne son crâne, poussant un long gémissement. Aurait-elle *oublié* ? Impossible. Elle n’oublie rien, écrit tout, date tout, hiérarchise chaque tâche, s’est acheté exprès un carnet avec de petites cases à cocher si pratiques pour ses listes !

Ève prend une grande inspiration. Raisonne. Il ne faut pas s’inquiéter exagérément. Elle a encore du temps, peut compter sur sa facilité d’expression et sa résistance physique. Quelques heures supplémentaires n’ont jamais tué quiconque. Il y a un paquet de gâteaux dans l’un de ses tiroirs, cela fera l’affaire pour son dîner. Ou peut-être travaillera-t-elle à son appartement pour ne pas susciter de commentaires. On lui fait souvent remarquer, avec désobligeance, qu’elle reste tard et s’investit trop. Un genre de réflexions qu’elle balaie d’un haussement d’épaules. « Je fais bien ce que je veux », fredonne-t-elle. Mais elle

perçoit la désapprobation de ses collègues, leur incompréhension, parfois leur jalousie. Certains, elle en est persuadée, aimeraient lui ressembler sans y arriver faute de courage. Ève se trouve opiniâtre, un chien de garde qui, ayant refermé sa gueule sur l'intrus, ne lâche rien. Elle a eu tant de mal à obtenir ce poste... Elle ne cesse de se donner pour le garder. « Je suis née pour cette mission », se berce-t-elle encore.

Ses pensées l'emportent si facilement ! Se recentrer, se concentrer. Revenir au document ouvert sur l'écran, à ce rectangle de lumière blanche si vive, si vide, sur fond gris. Relire le peu qu'elle a écrit. Combien de mots ? Pas assez. Et ce qu'ils racontent...

Rien.

Ève bat des paupières et les plisse, s'éloigne puis se rapproche de l'ordinateur, reprend tout au début. Les phrases qu'elle a composées sont comme purgées de signification. Pris individuellement, les mots font sens, mais l'ensemble reste impénétrable.

Soudain, Ève a envie de pleurer, attrapée par une émotion aussi incongrue que les quelques lignes qu'elle tente de déchiffrer. C'est un nœud dans sa gorge, une chaleur derrière ses yeux, une douleur cognant à ses tempes, et une voix

dans sa tête : « Tu n’y arriveras pas. » Les dossiers forment des piles de chaque côté de son bureau, le pot à crayon dégorge, une mosaïque de post-it couvre un pan de mur derrière elle, beaucoup frappés de la mention « URGENT », et de presque tous les livres et revues pointent des marque-pages, l’alertant sur des contenus importants ou des références à sauvegarder. Plusieurs tasses à café et gobelets en plastique jonchent la desserte où se trouvent les épais dossiers de ses cours, étiquetés sur la tranche, sévères. La lampe halogène émet un grésillement sinistre depuis que des mouches s’y sont immolées.

Dans la gorge d’Ève, la boule durcit. Ses yeux brûlent, elle est obligée de les fermer et deux grosses gouttes s’écrasent sur son clavier. Foutues larmes. Foutue voix dans sa tête. Bien sûr qu’elle y arrivera ! Elle relira son texte autant de fois que nécessaire, s’attachera à cette chaise de merde qui couine constamment et lui massacre le dos, oh non, elle n’en bougera pas tant qu’elle n’aura pas réussi à passer l’épreuve ! Elle est forte, détient toutes les connaissances utiles et se trouve précisément ici, dans ce bureau, dans cette université, pour les mettre en œuvre. Même si les autres s’en foutent, même si personne ne remarque l’érudition de son travail,

son inaltérable disponibilité et son incommensurable engagement, sa capacité à encaisser les veilles, les nuits de quatre ou cinq heures, les week-ends d'étude et les repas sur le pouce. Tout cela elle le fait *pour elle*... N'est-ce pas ?

Pourquoi alors continue-t-elle à pleurer ?

« Mademoiselle Sangarde, écoutez, comprenez. Vous ne pouvez pas, ne devez jamais, vous reposer sur vos acquis. Nous savons que vous êtes une personne brillante, mais capable aussi de davantage. Au diable les notes. Vous avez les meilleures. Vous ne pourrez pas aller plus loin. En revanche, vous devez creuser plus profondément, remonter aux sources, chercher les infiltrations, les instillations de telle pensée, de telle proposition, de tel enjeu, partout où vous ne les attendriez pas. Soyez tentaculaire. Curieuse. Insatiable. Lisez plus, écrivez chaque jour, consignez vos réflexions, forgez-vous une opinion. Vous vous ferez une place parmi nous, mademoiselle Sangarde. Cela, nous le savons également. Mais vous ne la ferez pas en étant une bonne étudiante. Ne soyez plus l'étudiante que vous êtes. Noyez-la. Broyez-la. Soyez en perpétuelle investigation, en éternel questionnement.

Apprendre, je veux dire ne rien faire d'autre qu'apprendre, tue l'intelligence. Et restituer n'est pas un exercice digne de vous. Restez aux aguets. Ne vous mettez jamais, *jamais* au repos. »

Elle était thésarde lorsque son directeur de recherche l'avait ainsi sermonnée. Elle se souvient avoir perçu avec une acuité perturbante la moiteur de ses mains, l'humidité dans son dos. Un écrasement. Elle n'était pas assez, pas encore. Elle devait aller au-delà de ses possibilités.

Aujourd'hui, elle croit avoir effleuré cet au-delà d'elle-même.

Ariane épie sa fille arrimée au radiateur de la buanderie. Ève empoigne les tubes de fonte à pleines paumes, y plaque aussi son ventre dans l'espoir de le détendre par la chaleur. C'est la pièce la plus chaude de la maison, la plus hospitalière. Pourtant Ève la déteste. Sa mère y passe trop d'heures à faire des machines, étendre, repasser et plier le linge, jusqu'à la moindre chaussette, avec une application confinante à la maniaquerie. Elle lave les dentelles, soies et laines à la main, laissant sa peau se desquamer dans la cuvette brûlante. Ève n'a jamais connu les mains de sa mère autrement que gercées.

« Pourquoi en fais-tu autant ? » ose demander la fille.

Cette question, elle la pose souvent. Sa mère a suffisamment d'argent pour se permettre de payer une aide ménagère, vu la densité de ses journées au travail. Ariane trouve cela normal,

bien sûr, de tout faire elle-même, et détourne le regard sans répondre, le braquant sur les draps presque secs étendus sur le fil qui, de part en part, tranche la buanderie. La mère d'un côté, tâtant le tissu pour estimer l'heure de sa dépose. La fille de l'autre, rivée à son radiateur, exaspérée.

L'humeur d'Ève ne cesse de dégringoler. Elle ne supporte ni le froid – pourquoi son corps ne parvient-il pas à se réchauffer ? – ni la torpeur, le silence, l'absence totale de secours de sa mère. Car Ariane, suspendue à son drap immaculé comme à ses habitudes, fait comme si de rien n'était.

Mais plus rien, dans la vie d'Ève, n'est à présent ordinaire. Tout se fendille, se délite et sombre.

Pour commencer, elle n'a pas réussi à rendre à temps un article. Ça ne lui est jamais arrivé : se laisser purement, simplement, dévorer par la masse de ses tâches. Pour la première fois connaître la détresse des retards, cette impression perverse d'être incompétente, mal organisée, incapable d'anticiper – et pire, devoir l'admettre, être la source de sa propre honte et

de la déception de ses pairs. Elle n'en a parlé qu'à Laura, et son amie lui a fait une moue mi-accablée, mi-moqueuse, sans se forcer à partager. De toute façon, Ève n'aurait pu tolérer une consolation dont elle se juge indigne.

Ensuite, il lui semble qu'elle n'arrive plus à intéresser ses étudiants. Elle ne les a jamais trouvés aussi bruyants, aussi imbéciles. N'entend que les gloussements, ne voit que la lumière des téléphones incessamment tripotés, ne sent que leurs odeurs d'humains mal léchés. Elle se demande ce qu'elle fiche ici, à tenter de leur expliquer des sujets qui les dépassent. Ils sont absurdes. Même les petits génies le sont, bloqués au premier rang comme si la proximité avec leur professeur pouvait les rendre importants. Même elle, surtout elle, à s'entêter pour eux.

Ève s'est évidemment fâchée avec Moya à cause de cette stupide histoire d'absence. Et pour la même raison craint de perdre Laura. Depuis la fin du mois de septembre, elle est si distraite et fébrile qu'elle en oublie des produits sur la caisse au supermarché, perd constamment ses clés et prend des amendes pour mauvais stationnement. Elle ne sort plus en dehors des cours et des courses. Comment dire... Les gens la fatiguent, elle ne parvient plus à les écouter ni à

leur parler, la promiscuité, le bruit, les relents de la ville, elle a l'impression de suffoquer. Prendre le métro est une torture, entre les grèves et la foule, elle arrive à l'université épuisée, échevelée, trace, salue à la va-vite ses collègues, relève son courrier et disparaît.

C'est vrai, elle ne dort presque plus. Tombe de sommeil sur ses copies à vingt-trois heures, se réveille en sursaut à deux heures et reste alerte jusqu'à l'aube. Après avoir tourné dans son lit, elle renonce, se lève, range, lave, prépare, lit les journaux en ligne, consulte sa messagerie, boit son premier café, grignote, termine la lecture d'un article sur un coin de table, écrit, classe, boit un second café, relit son cours du matin, se désole pour ses étudiants abrutis, s'habille, empaquette ses affaires, décide brusquement de passer à la pharmacie chercher des somnifères. Ce qui la met en retard, l'énerve et lui redonne envie de pleurer. Pourquoi, d'abord, doit-elle prendre des médicaments ? Pourquoi n'est-elle pas normale ?

Rien ne va.

Et puis cette conférence, celle qu'elle prépare depuis l'été et dont elle défend le sujet avec ardeur, comme une affaire personnelle. Et ça l'est, d'une certaine manière : c'est son travail,

sa carrière, sa vie. Comment les choses ont-elles pu si mal tourner ?

Le jour venu, elle est fin prête. Pas reposée, pas bien nourrie, pas satisfaite de sa présentation (on peut toujours faire mieux, non ?), mais présente, vaillante, la tête pleine à déborder. La salle se remplit. Quelques chercheurs dont elle a consulté les ouvrages sont là. Laura aussi. Même Moya, avec sa bouche pincée, et le directeur de leur laboratoire de recherche. Des thésards et étudiants en master rivés à leurs téléphones et à leurs tablettes. Ce petit monde s'installe bruyamment, y va de son commentaire sur le confort de la salle, le titre de la conférence, ses qualités à elle, Ève, en tant que professeure et collègue. Elle voit tout. Entend tout. Encore dix minutes avant de commencer. Tous font comme si elle n'était pas là, dressée derrière le pupitre, alors qu'ils sont venus pour elle. Quelqu'un ouvre un soda. Une fille remue sur sa chaise, extrêmement réjouie, semble-t-il, par ses craquements. Au premier rang, les chercheurs se concertent. Ils parlent d'elle. Ève le sent, lit sur leurs lèvres, se hérisse. Ils discutent d'elle, de son travail, juste sous son nez. Elle devrait les interrompre, se présenter, minauder un peu

pour les mettre de son côté. Mais comment ? Et elle reste pétrifiée derrière son pupitre.

Encore cinq longues minutes.

Le brouhaha s'amplifie. Ève ne s'imagine pas le dompter, le moment venu. Elle devra hausser la voix, peut-être crier. Un mot de bienvenue ? Leurs regards d'un seul coup se braqueront sur elle, détailleront sa diction, sa tenue et son comportement. Ils attendent d'elle un éblouissement de la pensée, ne veulent pas s'être déplacés pour rien. Elle n'est pas à la hauteur.

Soudain une bouffée de chaleur, une moiteur aux tempes et entre les doigts. Quelque chose remue en elle. Se lève. Prend sa place. Elle fait d'abord comme si *cela* n'existait pas. Mais *cela* lui donne des coups d'une extrême violence au fond d'elle-même. Elle s'appuie au pupitre pour ne pas tomber. La douleur est soudaine et étourdissante.

Quelques auditeurs cessent de parler et se tournent vers elle. Les chercheurs se taisent. Laura écarquille les yeux et Moya sourit. Ève a besoin de respirer. Son cœur bat trop fort, elle a trop chaud. Elle prend sur elle, attrape son sac, se redresse en chancelant, traverse la salle soudain silencieuse à l'instant même où elle aurait dû commencer sa présentation.

Elle n'y retournera jamais.

Au bout d'une demi-heure – chercheurs et étudiants sont partis – Laura éteint l'ordinateur et le vidéoprojecteur, rassemble les affaires de son amie et va les déposer à son bureau. Ne la trouvant pas ni n'arrivant à la joindre, elle lui laisse ce message : « Ève, tu es malade ? Il s'est passé quelque chose ? Où es-tu ? J'ai pris ton PC et le reste... Appelle-moi ! »

Ève court à son appartement, s'y enferme, jette son sac et ses clefs. À genoux dans sa salle de bain, elle bat son ventre avec ses poings, trempée de sueur et de larmes. Elle suffoque mais refuse d'ouvrir la fenêtre pour ne pas être entendue. Avale l'air entre ses hoquets. Elle pue, elle est sale, elle a échoué, abandonné, s'est soumise à ce hurlement intérieur déversé dans les toilettes de la fac. Son corps, brusquement, s'est arraché de sa tête, animé de spasmes brutaux interminables, qu'elle tente encore de contenir en pressant son ventre. Fort. À s'en faire pleurer.

Elle n'en peut plus. Elle n'en peut plus.

C'est difficile. S'en souvenir, en parler. D'une certaine façon comme le revivre. Essayer de comprendre. Et à qui le raconter ? Et comment ?

Elle va voir un médecin, cherche une explication rationnelle au dérobement soudain de son corps. Sans doute a-t-elle mangé quelque chose qui ne convenait pas ? Attrapé un virus ? Mais rien d'anormal aux examens, juste une tension basse et un manque de fer, comme tout le monde. Pas d'arrêt maladie – elle n'en veut surtout pas ! Dans son esprit, cet événement ne peut pas se reproduire.

Mais cela se répète.

D'abord une ou deux fois par semaine, puis plusieurs. Une violente douleur déployée dans tout son abdomen, précédée d'un terrible resserrement dans la poitrine, l'impression de suffoquer, d'être verrouillée, suivie de suées à en tremper ses vêtements. Cela arrive sans raison et

sans prévenir, tandis qu'elle boit un café, s'installe à son bureau, pendant un cours, lorsqu'elle se couche et durant la nuit. Elle se sent traquée. Compte les jours sans symptôme. Retourne chez le médecin. On cherche une infection, une allergie, une maladie rare. Prises de sang, échantillons d'urine et de selle. Elle a honte de remettre ces parts d'elle-même au laboratoire, enroule son écharpe sur le bas de son visage et lâche ses cheveux pour ne pas être reconnue. Dans la salle d'attente épie à la dérobée les autres patients. Elle ne peut pas faire partie de leur espèce ; elle n'est pas *malade*. Le médecin prétend qu'elle est simplement surmenée.

« Reposez-vous. Cette fois je vous prescris un arrêt de quelques jours. Profitez-en pour prendre soin de vous et vous reposer. »

Ève est en colère. Elle ne comprend pas. Elle a essayé toutes sortes de techniques de respiration, écouté de la musique douce et des relaxations, bu de la tisane avant de se coucher... Prendre soin d'elle ? Elle ne voit pas comment faire mieux.

« Vous pouvez me donner de quoi dormir ? »

Ce serait déjà un bon début.

Les anxiolytiques ont au moins cet effet de la plonger dans un sommeil surréaliste, épais

comme un édredon de grand-mère. Mais la journée est terrible : Ève se sent lourde, vaseuse, inefficace. Elle ne s'exprime plus correctement, inverse des mots et bute sur d'autres sans parvenir à articuler, dit des choses qu'elle ne veut pas dire, se trompe, annonce. Elle relit dix fois ses messages avant de les envoyer, y débusque toujours une coquille ou un lapsus. Sa langue est coupée. Seule à son bureau, elle parvient encore à le gérer ; face à ses étudiants, elle devient une gamine qui apprend à parler. Impossible d'ignorer les rictus de moquerie, les remarques dénigrantes à peine contenues. Elle est en rage contre elle-même. Jappe, crie, menace, s'excuse, se morfond. Elle se sent inefficace, molle et empâtée. Son cerveau mâche des pensées paresseuses et incessantes, de plus en plus sombres. Elle ne s'en sortira pas. Elle a sûrement une maladie grave. Que raconte-t-on sur elle ? Elle n'ira pas au bout de son année, ni au bout de sa carrière. Ne tiendra pas. Sa nullité éclatante s'est révélée lors de cette conférence. Elle est illégitime. Et menteuse – car toujours elle affirme : « Tout va bien, ne vous inquiétez pas... » aux épuisantes questions de ses collègues à propos de sa santé. Mais ses yeux caves, ses joues creuses, ses mains fébriles content une autre histoire.

Ève ne sait plus quoi faire, vit dans la terreur perpétuelle d'être prise, mise à terre, tabassée par cette chose qui l'habite et qu'elle ne nomme pas, que personne encore n'ose nommer.

Ce week-end-là, la trouvant blanche et efflanquée sur son perron, Ariane précipite sa fille contre elle. Dans la cuisine, Ève tâche de lui expliquer, mais les larmes l'empêchent d'être claire et sa mère ne cesse de l'interrompre pour lui proposer un biscuit, un jus, une couverture. Ève lui en veut et se hait davantage de confesser son mal-être. Elle en a si honte !

Ariane enveloppe les mains glacées de sa fille dans les siennes abîmées et brûlantes :

« Ne t'inquiète pas, ma chérie. Ça va passer. Tu vas trouver comment t'aider. Tu veux venir habiter ici le temps d'aller mieux ?

– Et mon travail ?

– Tu ne t'es pas fait arrêter ?

– Non. On m'a fait le papier mais je ne l'ai pas donné. Ça ira, les vacances sont proches. Je viendrai à ce moment. Je prendrai de quoi préparer mes cours. On fera Noël ici. Je me

reposerai mieux. Je me remettrai. Il le faut, je ne peux pas me permettre... Avec tout ça, je prends du retard, tu sais, beaucoup de retard... »

Ève se tait, essouffée. Elle a brusquement envie de s'enfoncer dans son lit d'adolescente et de sombrer des nuits durant. Sa mère lui caresse la tête.

« Ça va passer », répète-t-elle.

En y songeant plus tard, Ève se demandera ce qu'elle est venue chercher auprès d'Ariane. Sa mère ne l'a guère aidée. Bien sûr, elle l'a prise dans ses bras, a glissé ses doigts entre ses cheveux et appelée « ma chérie ». Mais Ève n'en a ressenti ni soulagement, ni apaisement ; elle n'est pas certaine d'avoir été entendue. Plaindre, embrasser, cajoler, consoler ne sont pas la même chose que comprendre. Et elle avance désespérément seule à travers ce brouillard qui se referme sur elle.

La buanderie exhale un parfum moite de lessive à la lavande. Ariane se décide à ramasser le drap et Ève à quitter le radiateur pour l'aider. Elles plient ensemble l'immense cotonnade, laissant pendre sur le fil les épingles qui, bientôt, tiendront le linge d'une autre machine. La mère demande à sa fille si elle s'est réchauffée. La

filles hoche la tête, la mère soupire de satisfaction. Elles remontent toutes deux au premier. Dans l'entrée, la valise d'Ève attend le départ, le retour à la ville et à l'angoisse.

« Bien. Je vais y aller.

– S'il le faut, ma chérie. Fais bonne route, sois très prudente. »

Ariane n'a jamais rien su lui offrir d'autre, à chaque séparation. Reste sur tes gardes, ma chérie, tout peut arriver. Je t'aime. Prends bien soin de toi puisque je ne le peux. Ève entend les mots derrière les mots, touchée autant qu'agacée par leur platitude. Mère et fille s'étreignent. La fille ouvre la porte, la mère la ferme. Chacune retrouve le cours de sa vie, sans main agitée derrière la fenêtre ni sanglot étouffé, juste des cœurs prenant d'un coup toute la place, pesant de tout leur poids. Ève imagine qu'Ariane se précipite à la cuisine au secours d'un gâteau. Il y a tant à faire dans cette immense maison ! Mais elle ne s'occupera d'arracher les draps du lit de sa fille que le lendemain, lorsqu'elle sera sûre qu'Ève ne reviendra pas, qu'ils resteront froids longtemps.

Ève n'a pas roulé dix kilomètres lorsqu'elle arrête la voiture sur le bas-côté. Une poussière de cendre parsème les pelouses, les poteaux, les haies et les arbres squelettiques. Quelqu'un a dû brûler quelque chose dans un jardin proche. Le ciel a une couleur de vieil os. Ève frissonne, les deux mains fixées au volant, recroquevillée autour de sa douleur intime. Le froid est revenu en elle.

Que faire *maintenant* ? Elle ne peut aller plus loin, est éreintée de se battre contre un ennemi invisible. Où se rendre, qui voir, à qui parler, quels mots choisir, comment se sentir plus légère, retrouver le goût du travail, des mets, des amis, des rencontres, ne pas souffrir, chasser la peur, ne plus craindre le regard et le jugement d'autrui, avoir un corps comme avant, souple et fort, un esprit comme avant, insouciant et frondeur – de tout cela, Ève ne sait plus rien.

Elle ne connaît que cette impression poisseuse qui l'habite, agrippée à son estomac comme une indigestion. Elle voudrait l'extirper de son corps à renfort de larmes ou de coups. Sa colère et son accablement sont encore comprimés en elle, à l'intérieur de sa cage thoracique. Ève n'ose pas les vomir, ni hurler, ni casser quoi que ce soit. Cela pourtant lui ferait du bien – ou n'aurait aucun bénéfice, comment le saurait-elle ? Elle se sent, se sait avec une terrifiante certitude capable d'une grande violence, de briser des objets, peut-être de frapper quelqu'un ou de se faire du mal à elle-même. Elle ignore quelle forme cette violence prendra, le jour où rien ne pourra plus la contenir.

Novembre passe. Ève prend ses anxiolytiques, ses somnifères et d'autres médicaments pour soulager ses symptômes. Elle ne sait plus où elle a mal. Son corps souffre dans son intégralité et toutes ses pensées tournent autour de cette souffrance. En se levant le matin, elle se demande si elle tiendra. Si la migraine ne broiera pas son cerveau, si ses douleurs au ventre ne la mettront pas à terre au milieu d'un cours, si elle sera capable de répondre aux inquisitions de ses collègues sans avoir les larmes aux yeux, si elle aura faim et ce qu'elle pourra manger, si elle va se sentir mal dans le bus et si les gens la regarderont avec insistance, voyant bien qu'elle était défectueuse.

Vivre avec cette peur de vivre.

Ève regarde ses doigts crispés au-dessus de son clavier d'ordinateur. C'est un dimanche et elle est au bureau. Elle tâche de se souvenir

pourquoi. Pas pour préparer ses cours, non. Annoter un article ? Elle a ouvert plusieurs dossiers sur son bureau, sans parvenir à se rappeler son intention. Peut-être n'a-t-elle rien à faire chez elle, en ce jour de tempête. Son appartement est impeccable, ses vêtements repassés, les placards rangés. Elle refuse de voir quiconque et n'a pas envie de se distraire avec un film ou un livre. Elle a noué ses cheveux en une tresse vite faite et enfilé sa tenue de la veille, puis fourré dans son sac les indispensables agenda, bouteille d'eau et barre de céréales, pas certaine de rentrer à temps pour dîner.

Que peut-il arriver d'imprévu ?

Tout, se dit-elle.

La pluie martèle le toit au-dessus d'elle. Ève continue de fixer ses ongles. Depuis quand ne les a-t-elle pas coupés proprement, au lieu de les ronger à petits coups de dents nerveux... ? Et le reste ? Mais il y a tellement plus urgent, plus important que se soigner, se reposer, s'écouter... S'arrêter ? Surtout pas. L'inaction, l'immobilité, le silence laissent venir à elle les plus terribles pensées.

Ève frissonne. *Travail*. Allume le plafonnier. Le jour tombe à cinq heures. Ève n'ose pas regarder dehors, horrifiée par cette entre-saison

ténébreuse précédant l'hiver, la mort prématurée de la lumière et les premiers gels. *Concentre-toi.* Les dossiers sur son bureau. Elle s'assoit. Prend une feuille au hasard. Impossible de la lire. Des lettres composent des mots, mais il n'y a pas de sens. Rien qu'elle puisse décrypter. *Concentre-toi, bordel !*

L'instant d'après, elle marche dans les couloirs dans l'université. Dehors, l'orage ne recule devant rien. Elle vacille un peu en se déplaçant, comme ivre. Si seulement ! C'est un mélange qu'elle n'a pas essayé : l'alcool et les médicaments. L'alcool lui fiche la nausée en ce moment, comme à peu près tout ce qu'elle ingurgite. Dans sa salle de bain, son miroir feule en la contemplant. *Tu es maigre, ma fille. Tu es laide.* Il a la voix de sa grand-mère Catherine. Ève tire sur ses cheveux en les brossant et ils tombent par paquets. *Décidément tu salis tout, ma fille, tu ne fais attention à rien !*

Un éclair. Les néons du couloir s'éteignent puis se rallument. Ce brusque éclat d'obscurité projette Ève contre un mur, apeurée. Ces lieux qu'elle connaît par cœur, dont elle a arpenté le moindre recoin, où elle passe le plus clair de sa vie, soudain la pétrifient de peur.

« C'est toi, Ève ? »

La voix a un accent familier. Se rendant compte qu'elle avance ratatinée contre le mur, elle s'en détache pour faire face à Keith et force un sourire. Ils se demandent exactement en même temps ce qu'ils fabriquent ici. Pure politesse. Mais Ève se sent pincée en comprenant que Keith, lui aussi, vient régulièrement en dehors des horaires de travail pour s'avancer. Si elle avait pris le temps de discuter avec lui, elle l'aurait su, et se serait arrangée pour l'éviter.

Ils se dirigent vers la machine à café, au foyer des professeurs. Ève relève son courrier dans sa boîte aux lettres. Keith la regarde. Il la trouve sans doute défaite et fragile, et elle a brutalement honte de sa natte approximative, de ses vêtements froissés, de la maladie suintant de toute sa personne. Elle imagine sans peine qu'on puisse se gausser d'elle. Ève, terrible petit général donneur de leçons jeté à terre par son propre destrier.

Keith, évidemment, lui demande si elle va mieux. Il voit bien que non ou alors il est aveugle, et la question irrite la jeune femme. Elle grommelle une réponse qu'elle-même n'entend pas et qui n'a sans doute aucun intérêt. Par pitié, qu'on cesse en toute occasion de lui demander des nouvelles de sa santé !

La colère en elle. Là. Soudain éveillée.

« On s'inquiète pour toi, fait Keith, grave. Tu nous évites, tu ne déjeunes plus avec nous, tu ne réponds plus à nos invitations...

– J'ai autre chose à faire », prétend Ève.

Il ne lui est pas facile d'avouer que la simple idée de manger ou de s'amuser avec d'autres lui provoque des bouffées d'angoisse.

« Non, je ne crois pas », insiste son collègue.

Ève se rappelle pourquoi elle le trouve prétentieux. Elle hausse les épaules, boit cul sec son café et écrase le gobelet dans sa main avant de le jeter à la poubelle. Bon. Elle va retourner à son bureau, rassembler ses affaires et filer. Le bâtiment lui paraît de plus en plus hostile. L'orage, la noirceur, l'heure tardive, le café acide dans son estomac, Keith et son arrogance... Rien ne lui convient. Elle tourne les talons, se moquant d'être impolie ou revêche.

« Ève, ton courrier ! »

Lorsqu'elle fait volte-face, pensant lui arracher des mains la liasse qui lui est destinée, elle se retrouve pressée contre la laine rêche d'un pull et, sous celui-ci, le torse d'un homme. Keith lui comprime les épaules, sa joue quelque part dans ses cheveux.

« *Je* m'inquiète pour toi, Ève, répète-t-il. Si tu acceptais de nous parler, de nous expliquer... Tu sais que tu peux le faire, que je suis là pour t'écouter. »

Non, elle ne le sait pas. Elle n'a jamais vraiment discuté avec Keith, s'adresse seulement à lui lorsqu'ils sont en groupe, parce qu'elle pense qu'il faut faire l'effort d'intégrer les collègues étrangers. Ils n'ont rien partagé d'autre qu'un café et des conseils de lecture. Peut-être l'a-t-elle félicité pour son français presque sans faute. Cela ne fait pas de lui son ami, encore moins son confident.

Ève prend la mesure du cœur de Keith dont les battements l'assourdissent, capte son odeur de laine humide, un reste de parfum, un effluve de sueur. Son pouls s'accélère. Elle se sent piégée. Pourtant il ne la serre pas, pas beaucoup, juste ce qu'il faut pour la retenir, la humer, la toucher. Et elle ne le supporte pas.

Ève se tortille pour se dégager de l'étreinte. Amicale ou non, cette embrassade la révolte, ce contact avec un corps la panique. Lui continue de murmurer son nom, avec une drôle d'affection empressée. Elle ne lui demande pas de la lâcher ; elle le repousse en bandant tous ses muscles, vigoureusement. Il réussit à la garder

contre lui quelques secondes de plus, et Ève croit sentir sa bouche sur son front, ses mains appuyant avec ardeur sur ses reins. Elle hurle, crache ce cri si longtemps retenu en elle. Voit sans comprendre ses propres poings s'abattre sur les flancs et les épaules de l'homme à plusieurs reprises.

Enfin libérée, Ève court à son bureau, s'écrase contre la porte avant de réussir à l'ouvrir. Jamais elle n'a ressenti une telle urgence. Jamais une telle violence. Elle renverse son fauteuil en se précipitant vers son sac. N'éteint pas les lumières en partant, laisse ses dossiers et son ordinateur, s'aperçoit après avoir passé le porche de l'université qu'elle a oublié son manteau mais ne fait pas demi-tour.

Ève ne va pas travailler le lendemain.

Son réveil sonne depuis de longues minutes lorsqu'elle daigne l'arrêter. Elle ne se lève pas ni ne se recouche. Assise sur son lit, dont elle a bataillé toute la nuit avec la couette, ses genoux remontés sous son menton, elle se contente de fixer la fenêtre sans rideau de sa chambre.

Ève niche en altitude, dans un appartement au dernier étage d'un immeuble haussmannien rénové sans goût, toute trace d'ancien gommée par le plâtre et le linoléum. Propre, fonctionnel, assez grand pour une locataire seule. Une boîte qu'elle a remplie de livres et de meubles achetés dans une grande chaîne de mobilier, jetant partout des tapis pour cacher le sol en plastique. Ils ne sont pas nombreux à grimper pour lui rendre visite. Ses amies en connaissent le chemin, mais Ève n'aime pas les y recevoir, préparer à boire et à manger, faire le ménage avant et après, tout

cela l'agace et l'angoisse. C'est son refuge à elle, son lieu secret.

Après ce dimanche de tempête au travail, Ève est tout à fait incapable de le quitter. C'est inexplicable, brutal et frustrant. Une paralysie. Un refus. Une totale impossibilité. Son corps frissonne doucement, sans force. Son abdomen est, comme toujours, douloureux. En soulevant sa chemise de nuit, elle contemple sa peau marbrée de bleus. Bon sang. Elle a serré trop fort, frappé sans se douter qu'il y aurait des marques. Les larmes viennent, encore. Est-ce la peine de les essuyer ? Doit-elle appeler quelqu'un ? Peut-elle bouger ?

Elle y parvient au prix d'un effort incomparable. Un pied puis l'autre sur le lino glacé, aussitôt l'envie de les en retirer. Ses jambes semblent incapables de la soutenir plus de quelques pas. Elle ne s'est jamais sentie si lâche, si abîmée et coupable. Mais elle ne peut pas faire autrement.

Laura l'appelle à l'heure où elles auraient dû se retrouver dans la salle des professeurs. La pensée de ses collègues rassemblés là, en train de parler d'elle, de Keith silencieux, se gardant de raconter qu'ils se sont croisés la veille au soir, de Moya et son rictus de jubilation, cette

pensée la tétanise. Elle ose à peine répondre à Laura. En fait, elle se contente de grommeler un oui ou un non. Non, elle n'est pas mourante. Non, elle ne viendra pas. Oui, toujours la même chose. Non, pas la peine de venir. Oui, elle se débrouillera seule pour aller chez le médecin. Oui. Non.

Coupable. De ne pas être assez forte. D'avoir échoué à tenir. Elle déclare forfait. Son corps, lui, s'est rendu depuis longtemps. À quoi bon s'acharner, braquer toute sa volonté contre une chose dont elle ne cerne ni la profondeur ni les contours ?

Une heure plus tard, elle a réussi à se traîner dans sa salle de bain. Dans le miroir, c'est une autre qui la dévisage. Une fille décharnée à la chevelure brune gonflée de nœuds, aux lèvres craquelées, aux cernes intenses, au ventre tacheté d'ecchymoses. Cette fille inspire avidement, expire ardemment comme une coureuse de fond. Encore cette image : la course, la vitesse, l'essoufflement, l'épuisement. C'est vrai qu'elle a l'air poursuivie. À bout de sève. Ève ne peut pas la laisser ainsi. Si elle l'abandonne maintenant, cette fille tombera et ne se relèvera jamais.

Elle enfle une robe et des collants rouges, attache ses cheveux, trouve une veste et un foulard, prend de quoi payer, descend les étages de son immeuble en s'arrêtant à chaque palier de l'escalier et en s'agrippant à la rampe. Tout doux, petite. Là. Ne sois pas pressée d'en finir.

Dans le bus elle se rencogne au fond, forme une boule rouge et grise, et personne n'a envie de s'asseoir près d'elle.

Dans la salle d'attente du cabinet médical, elle se dit qu'elle ne s'en sortira pas. On ne peut pas se tirer de ça. Elle ne se souvient plus comment c'était, avant. Cet été. Le soleil dégoulinant sur son visage dans la cour de la fac, déserte sans ses étudiants-vacanciers, et le silence, enfin ! Travailler en paix. Déambuler dans la quiétude studieuse des lieux, s'arrêter n'importe où pour lire, écrire dans la grande bibliothèque, si vide. Forger son intelligence et ses compétences dans la délicate clandestinité du mois d'août. Souveraine solitaire du monde qu'elle s'est bâti. Elle se sentait alors indestructible.

Face au médecin, elle entend des mots dont elle ne veut pas. Des reproches. « Vous auriez dû vous faire emmener, mademoiselle. » Des doutes. « Ce que je vous ai prescrit la dernière fois n'a eu aucun effet ? » Des suppositions.

« Avez-vous bien suivi votre traitement ? » Des recommandations. « Maintenant il va falloir être sérieuse. Vraiment sérieuse, mademoiselle. » Et puis la sentence tant redoutée. « Je vous arrête, bien sûr, vous ne pouvez pas travailler dans cet état. » Ève se retient d'éclater de rire. Comme s'il allait la jeter en prison !

Le médecin l'examine et elle ne s'amuse plus ; il presse son ventre douloureux et comprend pour les bleus – elle ne parvient pas à nier – et la sermonne avec un ton de colère froide. Elle prétend que ce n'est arrivé qu'une fois, qu'elle pensait se soulager en se massant fort. Sa tension est prise, son cœur et sa respiration écoutés, son corps pesé et un nouveau sermon claque sur sa perte de poids. Ce n'est pas dramatique, vraiment, elle avait bien des rondeurs, elle se trouve mieux ainsi. Elle mime la légèreté, mais elle est piètre actrice.

Sur le sous-main du bureau s'étalent les documents scellant son devenir : l'ordonnance, l'arrêt de travail, une lettre à un confrère du centre médico-psychologique. Ève relit plusieurs fois l'intitulé. Ne comprend pas. Son problème vient de son corps. En haut, dans sa tête, tout fonctionne.

« Qu'est-ce que j'ai, alors ? » demande-t-elle, regrettant presque aussitôt une question aussi stupide.

Le médecin lui explique sans hâte. C'est fréquent, on s'en remet, mais il faut être scrupuleux, rechercher le soutien de proches et ne pas négliger son accompagnement psychologique. Soigner est absolument crucial. On ne s'imagine pas à quel point les rechutes sont courantes, il suffit d'oublier un médicament ou une séance, de mal s'entourer, de vouloir aller trop vite. On n'en guérit pas rapidement, ce n'est pas une maladie ordinaire. La fille en rouge se bouche les oreilles, broyée par une vérité dont elle s'est abstraite.

Cette vérité. La dépression.

Ah, bon.

Vraiment ?

« Ne tardez pas à prendre rendez-vous pour commencer votre suivi. En attendant, restez chez vous, évitez tout élément perturbateur, soyez sérieuse avec votre traitement, nourrissez-vous bien et reposez-vous. Et prévenez votre famille. Vous vivez seule, je crois ? »

La fille rouge se recroqueville davantage sur sa chaise. Elle déteste ce genre de conseils, hait ce ton paternaliste où l'indulgence et la pitié

maquillent une véritable indifférence. Il n'y a pas de chaleur dans cette intonation, pas d'intention sincère de l'assister. L'homme fait ce pour quoi il est payé. Il aurait pu s'en tenir aux médicaments. La droguer. Lui permettre de rester debout et de retourner travailler, pas lui assener de froides leçons de vie !

Comme le médecin en a terminé et a reçu son règlement, et que la fille rouge ne bouge pas, Ève la prend par l'épaule et l'invite à se relever. Ses jambes sont encore parcourues de fourmillements mais elles tiennent bon. Doucement, petite. On rentre chez nous.

La cafetière égrène ses gargouillis ordinaires. Une tasse propre attend sur la table couverte d'une toile cirée, propre elle aussi. La cuisine est fraîche, comme toujours en cette période de l'année, et très sombre. Supplice de novembre. Là, Ève est prostrée, attendant que le café infuse. Attendant aussi de rassembler assez de courage pour appeler sa mère et Laura qui mérite de savoir. Demain. Il faut contacter le secrétariat et envoyer l'arrêt. Merde. Juste avant les examens de fin du premier semestre. Elle aurait pu faire un effort, tenir quelques semaines de plus. Sa carrière est-elle finie ? Est-ce qu'elle arrivera à vivre sans ça ?

Le visage dans les mains, soudain écœurée par l'odeur du café, Ève se rend compte qu'elle n'a même pas envie de pleurer. C'est de réponses qu'elle a besoin. Nommer ce qui la ronge est une chose, le comprendre une autre bien moins

facile. En fait, elle n'y croit pas. La situation lui semble complètement absurde. Pourquoi cela lui arrive-t-il à elle, maintenant, sans préavis ni déclencheur ? Pourquoi *elle* ?

Chamboulée par une nausée terrible, la jeune femme jette le café. Elle s'aperçoit qu'elle n'a rien avalé de la journée et cherche des biscuits dans le placard, incapable de se faire à manger ou d'aller acheter quelque plat tout préparé plus consistant. Il n'est pas concevable de sortir, d'affronter les gens. Elle parcourt du regard sa cuisine froide et impeccable, comme le cabinet du médecin, comme jusqu'à présent sa manière de traiter chaque problème. Mais pas celui-là. Cette épreuve est d'une autre trempe, au-delà de tout ce qu'elle a jamais affronté. Une petite voix dans sa tête ricane qu'elle ne la surmontera pas.

Ève finit par se coucher. Il n'y a rien d'autre à faire : prendre ses cachets et dormir. Si les douleurs ne la réveillent pas pendant la nuit, peut-être pourra-t-elle récupérer, tout au moins assimiler ce que l'on vient de lui dire. Sa robe rouge de petite fille batailleuse s'écrase sur le sol de la chambre. Elle ne pense pas la remettre de sitôt.